

de tous ceux qui travaillent d'une manière ou d'une autre sur la question de l'exégèse, de l'herméneutique – de la rhétorique dans ce qu'elle peut avoir de plus général.

Frédérique WOERTHER

*Scholies à Pindare. Volume I. Vies de Pindare et scholies à la première Olympique.* « *Un chemin de paroles* » (O. I, 110), texte, traduction et commentaires par Cécile Daude, Sylvie David, Michel Fartzoff et Claire Muckensturm-Pouille, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2013, 496 pages.

Fruit d'un travail collectif de longue haleine, la somme que Cécile Daude et son équipe livrent au public spécialiste et profane force à tous égards le respect.

L'œuvre de Pindare suscite l'interprétation, comme le rappelle l'éminent pindariste Michel Briand dans la Préface. Héritant de la longue histoire de la critique pindarique, l'équipe bisontine est engagée dans un travail de type « archéologique ». Paru quatre ans après le volume *Traduire les scholies de Pindare... I. De la Traduction au commentaire : problèmes de méthode* (2009) issu de deux tables rondes, ce gros ouvrage est la première traduction intégrale en français (et plus largement même dans une langue moderne) des scholies anciennes relatives à la *Première Olympique* de Pindare. Le corpus exégétique est ainsi mis à la portée d'un public plus large que celui des seuls professionnels de la philologie grecque. Égales à celles qui ont été rencontrées par les scholiastes anciens, les difficultés auxquelles se heurtent les commentateurs modernes se trouvent augmentées du filtre supplémentaire du long temps écoulé depuis l'Antiquité.

L'Introduction (30 pages) de Cécile Daude éclaire les coulisses d'un projet aussi titanesque que novateur. Parfois reléguées au rang de sources subalternes dont la finalité première est pédagogique, les scholies forment un « texte inhospitalier » (p. 15), hétéroclite, répétitif et morcelé, comparable à « un archipel de récifs issu de l'éruption d'un volcan sous-marin » (p. 15). Le travail de Louis Robert sur les inscriptions, ou encore les traductions des grammairiens et rhéteurs grecs par Jean Lallot et Pierre Chiron servent de modèle à l'entreprise collective dont le présent ouvrage recueille les fruits. Les remarques sur la tradition manuscrite puisent ouvertement dans les travaux de Jean Irigoien, et les notes techniques dans la somme d'A.B. Drachmann. La traduction aide le lecteur averti à reconnaître le texte grec, dont les mots importants sont translittérés à l'intention des profanes. Constituées d'un métalangage ajusté à la synchronie où il est façonné et usité, les scholies sont un terrain d'observation inépuisable des mécanismes de l'interprétation linguistique telle qu'elle est pratiquée dans l'Antiquité classique.

La traduction des *Vies* (p. 47-173) est précédée d'une notice introductive et suivie d'un commentaire minutieux où les idées importantes sont surlignées en caractères gras pour servir de repères dans le développement. S'attarder sur un exemple isolé reviendrait à démembrer le tissu dense et serré des explications relatives aux principaux thèmes et enjeux du lyrisme choral incarné par le grand poète grec : le caractère inséparablement musical et verbal de la poésie pindarique ; la récurrence des métaphores artisanales connotant les différentes facettes du métier de poète ; le mythe de la fondation des concours olympiques dans la *Vie thomanienne* ; le tissage d'un sens arborescent ; la polysémie du terme « harmonie » ; etc.

La même démarche s'applique à la traduction des scholies de la *Première Olympique* (p. 175-451) dont le détail ne peut être discuté ici. Divers passages inspirés, voire

virtuoses, retiennent tout particulièrement l'attention : l'assimilation de la poésie ou du *logos* au registre de la peinture ; la terminologie propre des scholies (*allôds, noûs, to de exês, to de holon eipein, periphraisis* et ses dérivés, etc.) fondée sur une reformulation paraphrastique éclairant le sens du poème ; la finalité explicative de la pratique synonymique ; les thèmes récurrents de l'ode commentée ; etc.

La langue simple et claire des pédagogues soucieux d'être compris que sont aussi les maîtres de philologie de ce volume sert avantageusement leur projet d'éclaircissement exégétique. L'ambitieuse entreprise menée à bien par l'équipe de Besançon non seulement déplie, éclaire et met au jour le sens du métadiscours scholiographique, mais aussi (sans la moindre arrière-pensée ni malice) trahit la relative pauvreté de certaines explications et, partant, la myopie ou l'inintelligence des scholiastes, lesquels seraient assurément les premiers surpris de l'attention que notre époque lointaine porte à leur activité d'annotation conjoncturelle.

Le corpus des scholies de Pindare est un océan à lui tout seul : sa traduction intégrale requerrait la patience de plusieurs décennies. Si telle est l'intention des instigateurs de ce projet d'envergure, la question se posera alors aussi de l'intérêt d'entreprendre la même démarche pour les autres auteurs de la littérature grecque et latine. Une bibliographie existe (en langue anglaise, allemande, italienne, etc.) que ce volume omet de mentionner sur le rôle du métatexte exégétique à l'intérieur de la tradition philologique. Si la prose fonctionnelle (à visée pédagogique) des scholies est la forme la plus communément représentée du métadiscours dans l'Antiquité (autrement dit d'un texte second ou discours au second degré), cela justifie-t-il une traduction, c'est-à-dire la production d'un texte au troisième degré ? L'idée n'est encore venue à personne de traduire (sauf cas rarissimes) un dictionnaire unilingue/bilingue de grec/latin, ni les éditions annotées de la Renaissance, ou les commentaires vernaculaires de la seconde modernité (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles). À notre époque où le sens de la langue semble s'émousser dans toutes les couches de la société, l'« attachement » à la matière originelle des mots apparaît comme l'unique (et peut-être la dernière) garantie d'un enracinement salutaire dans le terreau de la signification. Tandis que la philologie fouille les ornières du passé, la traduction à l'inverse donne plutôt l'impression de s'éloigner de la source où s'abreuve l'intelligence des choses. Ces remarques d'ordre général n'enlèvent rien évidemment au mérite immense du courageux travail recensé ici.

Pascale HUMMEL

*Scholies à Apollonios de Rhodes*, textes traduits et commentés par Guy Lachenaud, Fragments, Paris, Les Belles Lettres, 2010, XLVI + 578 pages.

Les commentaires anciens des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes sont connus pour leur qualité. On les doit aux travaux combinés de trois savants d'époques diverses, Lucillus de Tarrha (II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.), Sophocleios (II<sup>e</sup> s. apr. J.-C. ?), et Théon d'Alexandrie (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.). On se félicitera donc de les voir proposés en traduction. Ce livre témoigne d'un projet louable : mettre à la disposition d'un large public les trésors d'érudition contenus dans les « scholies » (commentaires datant de l'Antiquité). L'habitude est que les œuvres de l'Antiquité soient traduites et retraduites au cours des siècles, cependant que les commentaires anciens qui les accompagnent, les scholies, demeurent un domaine réservé à qui sait lire dans la langue originale. Or il se trouve